

André Leroy

BERGER D'ALPAGE

Étienne LANDAIS et Jean-Pierre DEFFONTAINES †



MODERNISATION ET PROFESSIONNALISATION D'UN MÉTIER ANCESTRAL

Étienne Landais

La publication, en 1988, de *André L. Un berger parle de ses pratiques*, texte qui n'avait d'autre statut que celui d'un simple document de travail, connut un retentissement inattendu. L'intéressé y gagna une notoriété et une reconnaissance impressionnantes. Aux yeux de beaucoup d'acteurs du pastoralisme de notre pays, André incarne depuis cette époque, avec modestie et simplicité, la figure du berger.

Ainsi que l'avait pressenti avec beaucoup de perspicacité Daniel Bisman, responsable professionnel, André a sans conteste rendu « un immense service à la profession toute entière en contribuant à redonner au berger la fierté et l'image qu'il mérite »¹. S'il est bien difficile d'évaluer objectivement les effets d'une telle contribution, il est aisé de constater que l'image de la profession a effectivement connu, depuis cette époque, un spectaculaire redressement, à la faveur de différentes évolutions.

Que s'est-il passé ? Je pense que le discours d'André, intervenu à un moment clé de l'évolution du métier de berger, a contribué à sa professionnalisation, ainsi que me l'a suggéré Guillaume Lebaudy. Suivant son analyse, le terme de métier désigne un travail technique qui repose sur un ensemble de savoirs incorporés et une habileté gestuelle qui s'acquiert par l'expérience et l'imitation. Le terme de profession renvoie quant à lui à une activité qui fait appel à des savoirs plus formalisés. Son exercice requiert la mise en œuvre d'une réflexion et d'une capacité d'abstraction, nécessaires pour retrouver, derrière de chaque situation particulière, le général, le principe, la règle qui s'applique. Ces savoirs se professent, c'est-à-dire qu'ils s'enseignent par la voie de l'explicitation orale des savoirs et des pratiques, ce qui implique une rationalisation discursive de l'action, qui s'opère par le passage à l'écrit, lequel permet à la fois la capitalisation

1. In Landais É., 1991. *André L. : Contrepoint.*

SOMMAIRE

Préambule - Une relation hors du commun	7
Prologue - Conversation aux Gourniers	15
ANDRÉ (1987-1988)	19
L'évolution des points de vue sur l'estive	21
Généralités et définitions	29
Gérer l'herbe Appétit et gourmandise	37
Lecture et exploitation de la montagne : le Laüs et la Vieille Selle	47
Les points fixes	79
La conduite du troupeau au pâturage	99
Les auxiliaires de la conduite	119
Comportements et rythmes du troupeau	131
L'art d'être berger	147
Trente ans après. Permanences et changements	161
Épilogue - Lettre à Jean-Pierre Deffontaines	181

ÉCLAIRAGES	183
Le berger en majesté	185
L'estive dans son contexte	189
Comparaison avec le contexte cévenol	203
Comment gardent les autres bergers ?	213
La construction du témoignage d'André	223
Modernisation et professionnalisation d'un métier ancestral	231



PRÉAMBULE

UNE RELATION HORS DU COMMUN

André Leroy est berger.

Originaire des Flandres, où il est né en mars 1949, sa famille, d'origine modeste, s'est installée en banlieue parisienne. Il y fera ses études secondaires, puis entreprendra des études de sociologie, bientôt abandonnées au profit d'une formation en menuiserie industrielle. En 1974, après quelques années à l'usine, il franchit le pas et décide de réaliser un vieux rêve : devenir berger. Il a vingt-cinq ans.

Il passe d'abord une année entière dans les Hautes-Alpes, à Champoléon, un village de la haute-vallée du Drac, en tant que stagiaire dans une exploitation d'agriculture-élevage où il participe à tous les travaux agricoles. L'année suivante, dans les Pyrénées, André garde pour la première fois un troupeau à l'estive, en compagnie d'un autre berger débutant. À l'automne de la même année, il fait la connaissance en Ardèche d'un éleveur réfléchi et expérimenté avec qui il noue une relation durable. À partir de là, il gardera chaque hiver pour le compte de cet éleveur, menant son troupeau sur des garrigues plus ou moins arborées et embroussaillées. Et chaque année, il reprend le chemin de l'estive dans les Hautes-Alpes. Dans le Dévoluy d'abord, puis dans la région de Gap : Freissinières, Réallon, Vars...

Son métier de berger, André l'a appris sur le tas, au contact des éleveurs, des autres bergers, de ceux qu'il appelle « les vieux »... et surtout avec les bêtes, sur le terrain.

Jean-Pierre Deffontaines, qui dirige alors, à Versailles, une unité de recherche du département Systèmes agraires et développement (Sad) de l'Institut national de la recherche agronomique (Inra), le rencontre par hasard en 1985 dans la vallée de Champoléon. Amoureux de la montagne, curieux de tout, ouvert, imaginaire, avide d'idées nouvelles, Jean-Pierre questionne André sur son métier. Il est d'emblée frappé par la clarté et la précision de ses propos. De son côté, André se montre inté-



André

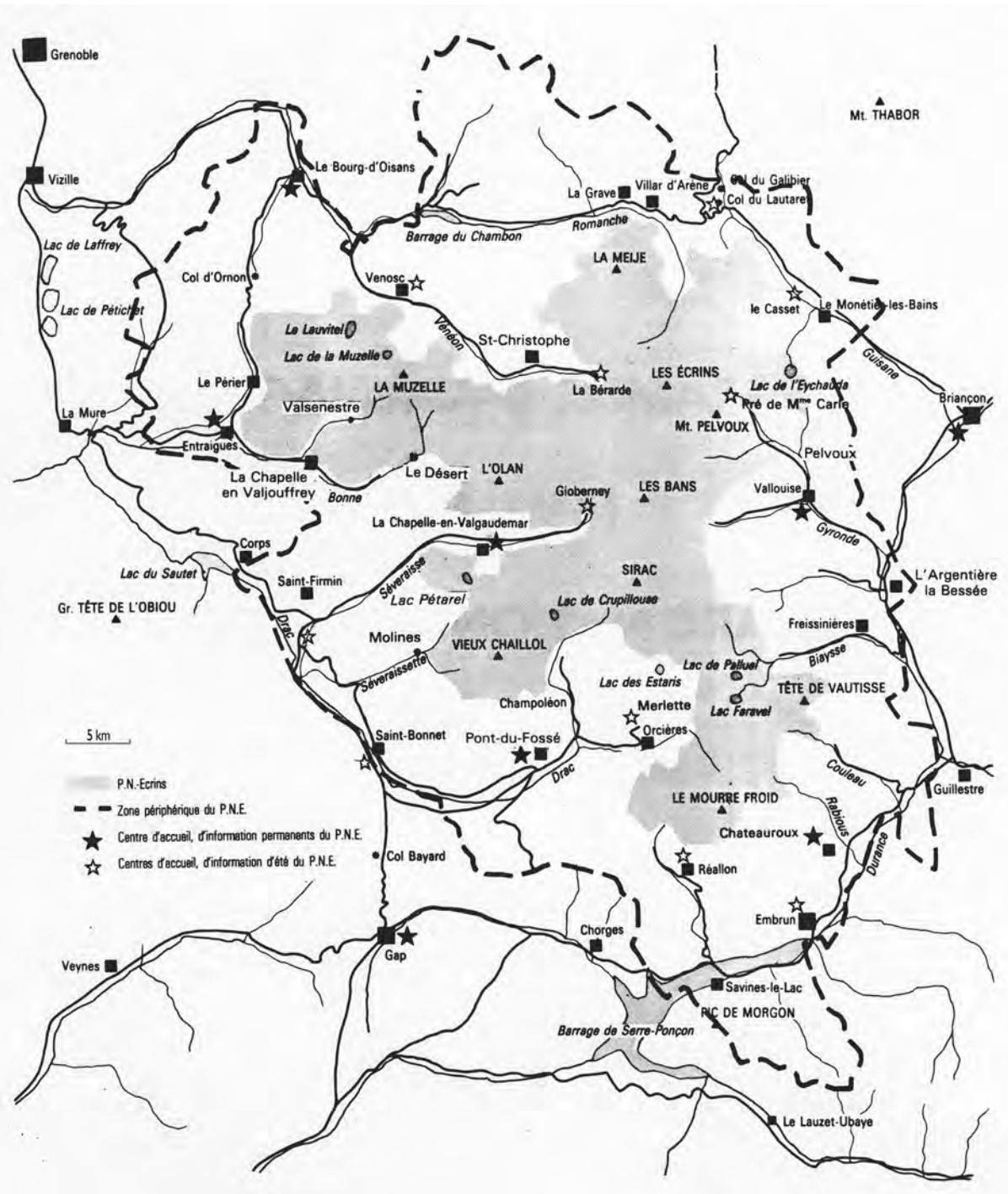
(1987-1988)

L'ÉVOLUTION DES POINTS DE VUE SUR L'ESTIVE

Ce qu'il faut dire d'abord, c'est que les éleveurs d'ici¹, c'est un milieu bien particulier. Ils sont différents des éleveurs des hautes vallées, comme Champoléon ou Freissinières, qui sont davantage éleveurs, davantage montagnards. Ils sont différents aussi des transhumants qui viennent de Provence, surtout des herbassiers, ces entrepreneurs de garde, on pourrait dire, qui louent des parcours en plaine l'hiver et en montagne l'été, et qui laissent toute l'année leurs troupeaux au pâturage sous la garde de bergers salariés.

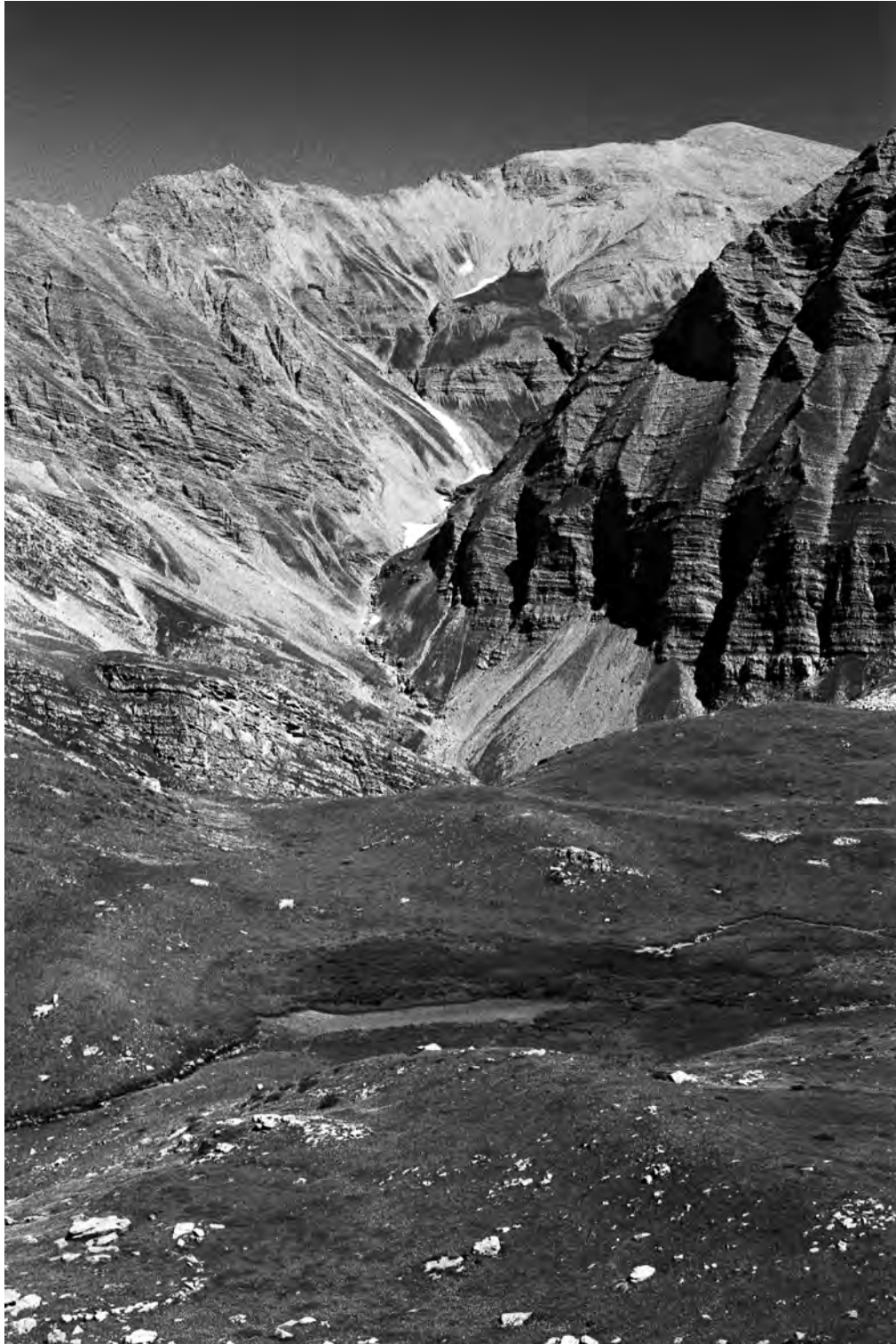
Peut-être, ce qui caractérise nos éleveurs, c'est qu'ils récoltent leur foin et font aussi des céréales. Ils sont tout autant agriculteurs qu'éleveurs. Entre la période en bergerie l'hiver et la montagne l'été, ils mènent leurs brebis, au printemps et à l'automne, sur leurs prés et sur les parcours de mi-saison, ce qui d'ailleurs leur pose souvent un gros problème de main-d'œuvre. En gros, vis-à-vis de la montagne, ils ont deux stratégies possibles : il y a ceux qui montent les brebis avec leurs agneaux, et ceux qui ne montent pas les agneaux. Disons que les plus traditionnels envoient leurs agneaux à la montagne et que ceux qui sont ou qui se veulent les plus modernes les engraisent en bergerie.

Dans l'ancien temps, la montagne avait plus d'importance, parce que c'était là que les agneaux s'engraissaient. On en vendait beaucoup à la descente, et ça pesait lourd dans le revenu. C'était aussi à la montagne que les mères devaient se remettre en état, et même faire des réserves pour l'hiver à venir. Dans ce système, l'été était la meilleure période, et l'hiver la saison difficile pour les bêtes. On manquait souvent de foin, les vieux le distribuaient avec parcimonie, en l'économisant au maximum. Pas question d'en acheter, ni de distribuer du grain... Dans ces coins où en plus la qualité des foins est très variable – et le plus souvent médiocre –, sûr que c'était dur pour les bêtes. Alors, une bonne saison en montagne,

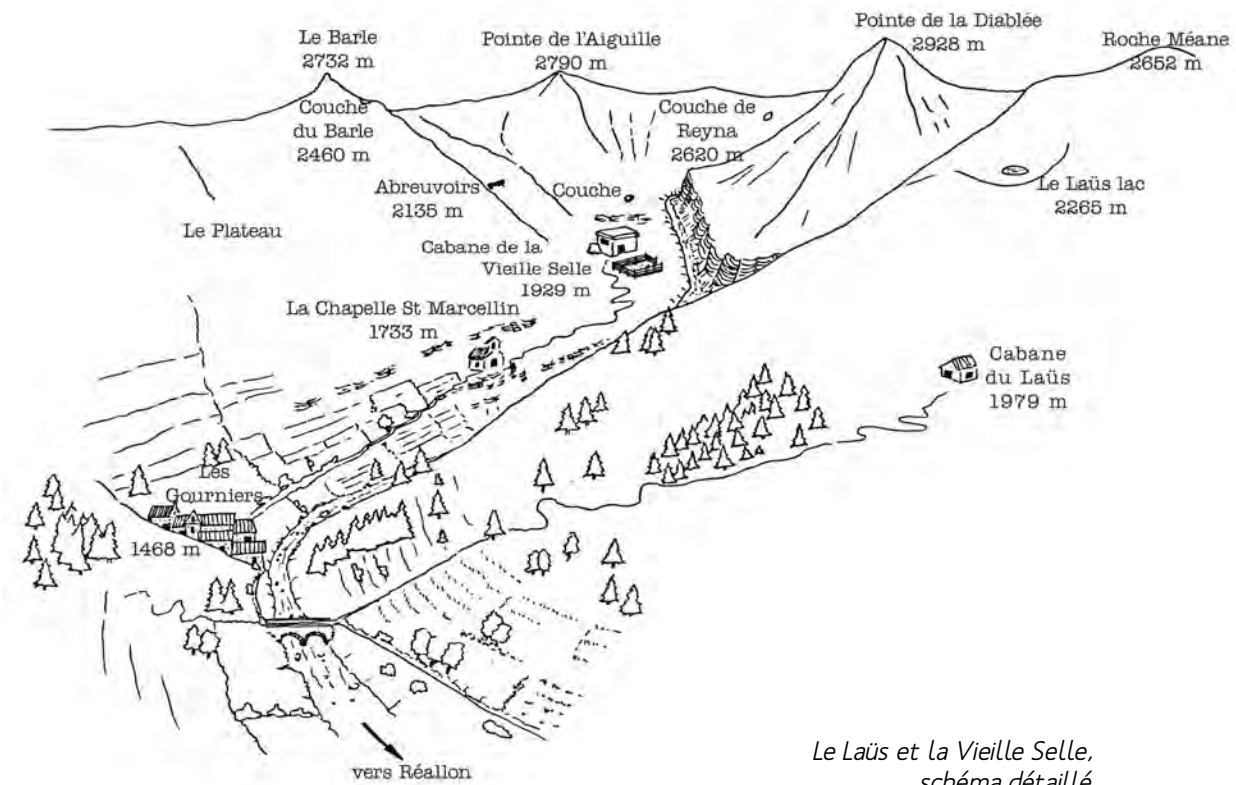


Carte du parc national des Écrins

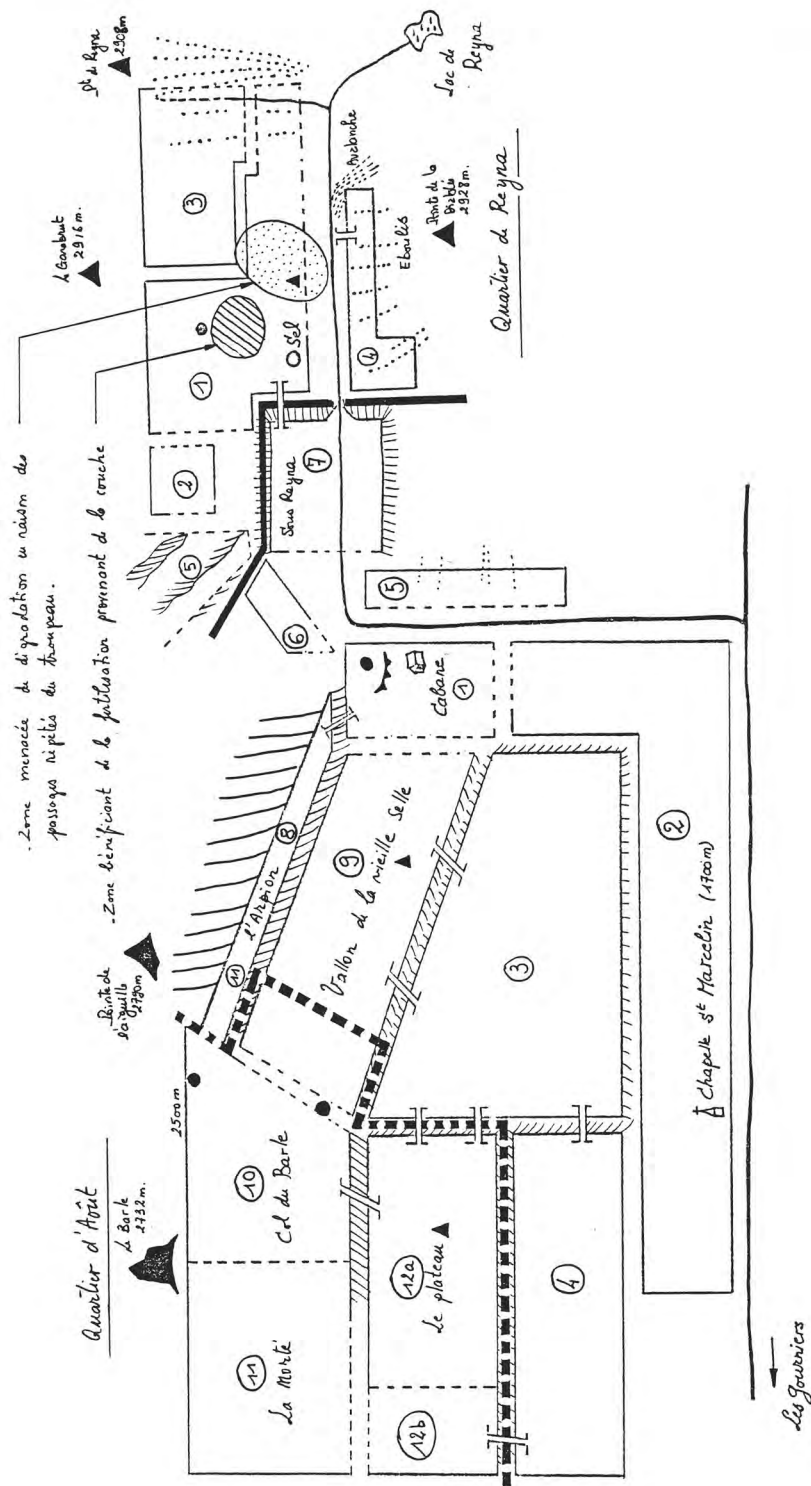
1. Il s'agit pour André des éleveurs des petites régions de L'Embrunais et du Gapençais.



LECTURE ET EXPLOITATION DE LA MONTAGNE : LE LAÜS ET LA VIEILLE SELLE



Ci-contre, une vue du même espace. Au premier plan, le lac du Laüs. Au second plan, à droite, les roches noires et abruptes de la pointe de la Diablée. Fermant le paysage, le quartier de Reyna avec sur la gauche la pointe de l'Aiguille.



Quartiers et secteurs de la montagne de la Vieille Selle

Quartiers, secteurs et circuits de la montagne de la Vieille Selle

Le quartier de printemps

À la façon dont j'ai utilisé la montagne en 1986, on dirait plus justement le quartier d'automne.

SECTEUR 1

C'est le pourtour de la cabane, assez plat, sauf du côté de la couche, qui est située sous l'Arpion, sur un méplat qui domine la cabane. L'exposition est sud-est, et l'herbe assez abondante. C'est un secteur bien particulier, puisqu'on y trouve la cabane, le parc de tri et les seuls points d'eau de la montagne, à part ceux du secteur de Reyna. Les bêtes peuvent boire au torrent, dans le ravin qui descend du vallon de la Vieille Selle et à de nombreuses petites sources.

C'est le seul coin de la montagne que la plupart des éleveurs connaissent.

SECTEUR 2

C'est le secteur de la Chapelle Saint-Marcellin, le plus bas de la montagne. La chapelle est à 1700 mètres d'altitude. C'est un secteur très en pente, assez dangereux, qui s'étire le long du torrent et qui est surplombé par une barre rocheuse presque continue. Il est traversé par le chemin qui monte au Mourre Froid¹ et il est impossible d'y garder en saison touristique. L'herbe y est précoce, variée, assez grossière et assez abondante. Sous la chapelle, on trouve quelques communaux et d'anciens prés de fauche où les gens des Gourniers me disent que je peux descendre.

C'est un secteur difficile pour le berger, à exploiter en tout début de saison (début juillet), ou au contraire en fin de saison (début octobre). Il représente de 5 à 6 journées de pâturage pour un troupeau de 950 bêtes.

SECTEUR 3

C'est un secteur assez pentu, coupé de ravins et de barres rocheuses, dangereux, qui surplombe le précédent. Les brebis sont souvent obligées d'emprunter des passages difficiles, où elles passent une à une, ce qui fait que le troupeau s'étire interminablement. C'est un secteur précoce, exposé au

1. Sommet voisin, culminant à 2 994 mètres.

LES AUXILIAIRES DE LA CONDUITE

Le chien



La chienne Kali, avec son grelot bloqué par André

Sans chien, le berger ne pourrait rien faire. Autant qu'il reste à la cabane à se reposer ! Non, c'est vrai, toute l'autorité que tu as sur ton troupeau, c'est grâce au chien.

Quand des bêtes s'écartent, par exemple, je les rappelle d'abord en sifflant un bon coup, une ou deux fois, en principe. C'est un avertissement : celles qui sont écartées savent qu'elles ne sont pas où il faut et qu'elles doivent revenir, sinon la chienne ne va pas tarder à arriver. Bon, alors il y a deux solutions. Si elles sont parties dans des pierriers, des éboulis, elles savent bien que la chienne ne sera pas tout de suite sur elles. Et c'est sûr, parce qu'elle ne peut pas filer dans ces pierres, ça lui fait mal aux pattes, et moi je n'aime pas trop la faire travailler là-dedans... Bon, alors les bêtes elles entendent bien le sifflet, mais elles ne se retournent pas tout de suite, elles ne bougent pas, elles attendent le dernier moment. Tandis que si on est dans un coin de beau gazon, une belle cuvette, là où le chien a du gaz, c'est autre chose ! Tu donnes ton coup de sifflet, ça rapplique illico !

Donc, le chien, il faut qu'il se fasse respecter. Elle le sait bien ma chienne. Elle pince les bêtes qui l'ont mérité. Elle les pince un peu, au jarret. Un chien qui ne pince pas, il n'a pas d'autorité... Ma chienne, en principe, elle ne fait que pincer, elle ne mord pas, ça ne laisse pas de marque, ou rarement... des fois qu'elles l'auraient vraiment énervée, qu'elles l'ont bien embêtée et qu'il a fallu que je l'envoie trois ou quatre fois de suite dans les pierres, alors là, elle marque un peu. Mais il y a des chiens qui mordent systématiquement. Ceux-là, on ne peut pas les garder, parce qu'après ça fait des bêtes blessées, il y a les asticots qui s'y mettent... Un bon chien, il doit doser ses interventions, c'est important, surtout dans une montagne escarpée comme ici.

Un chien qui interviendrait trop fort, ou dont les bêtes auraient trop peur, il me ferait tomber des brebis, c'est sûr. Dans des barres rocheuses ou des passages dangereux, il ne faut surtout pas les affoler ni les surprendre. C'est pour cela que je mets un grelot au collier de ma chienne. Quand

Une journée-type

Quand on connaît les habitudes des bêtes, leurs préférences, leur rythme, on peut construire des circuits de pâturage bien adaptés. Par exemple, on pourrait décrire ainsi la journée-type d'un troupeau en montagne, par une belle journée d'été :

[1] Réveil du troupeau. Le bon berger arrive avant que les bêtes soient debout. De cette façon, il contrôle le démarrage du troupeau, et l'aiguille facilement sur le circuit qu'il a choisi.

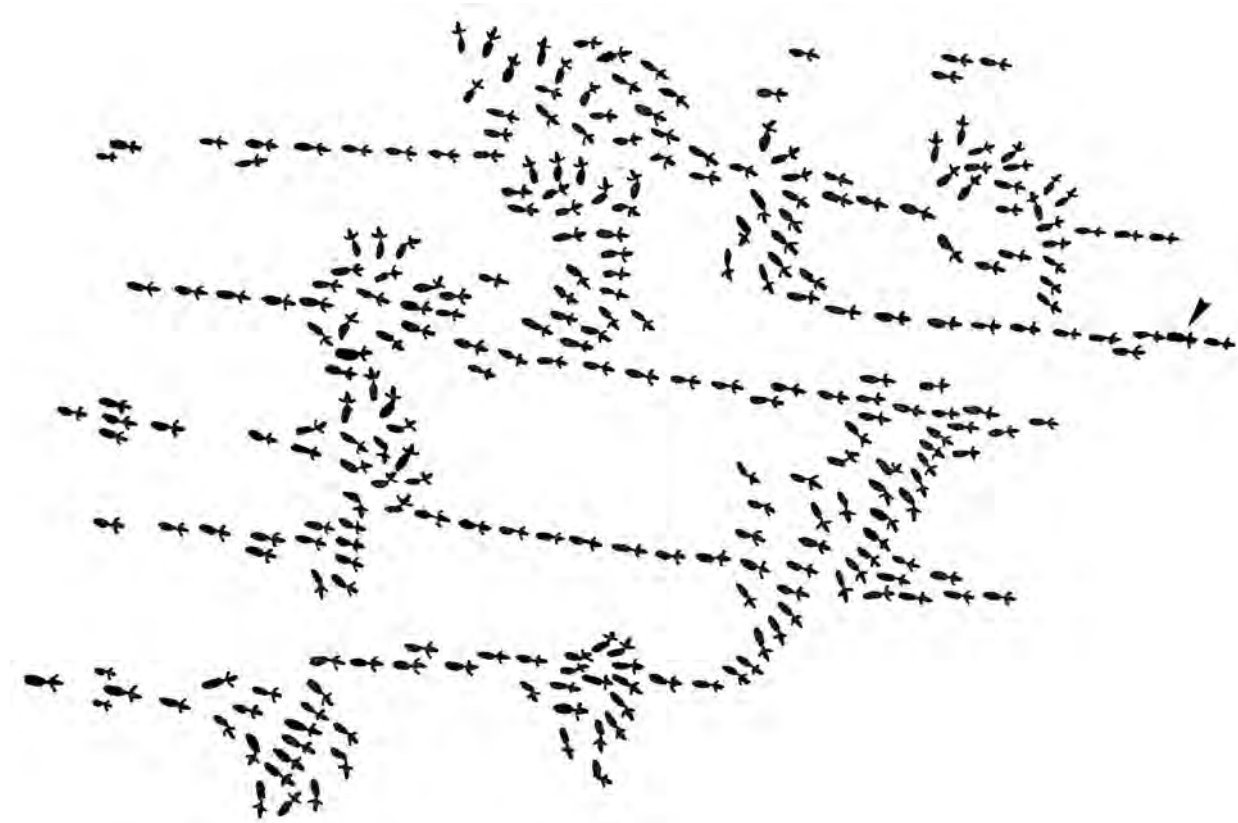
[2] Mise en route dans un secteur voisin de la couche, bien ensoleillé le matin, où l'herbe sèche rapidement. Les brebis se réchauffent de la nuit. Le berger choisit de préférence un secteur où l'herbe est de qualité moyenne, un peu clairsemée, que les bêtes marchent un peu et se dégourdissent les pattes en se mettant en appétit.

[3] Le troupeau passe dans un secteur qu'il n'a pas encore complètement visité, où il va trouver des coins d'herbe neuve et propre. De l'herbe de bonne qualité. Le troupeau se déploie et les bêtes mangent en continuant d'avancer, formant un front régulier. Les choses sérieuses commencent. Parvenues dans un coin de bonne herbe, les bêtes se dispersent progressivement sur l'espace disponible et s'y répartissent assez régulièrement, orientées en tous sens. Elles s'attrapent. Elles mangent sans presque avancer en tournant la tête pour bien brouter tout autour d'elles, elles ne bêlent plus. Les sonnailles se font discrètes, les ventres se remplissent.

[4] Petit à petit, le troupeau prend la direction de la chôme. Il passe dans des coins déjà pâturés, mais maintenant les bêtes y mangent plus volontiers, acceptant une herbe plus grossière. Elles finissent de se remplir le ventre.

[5] Le troupeau chôme.

[6] Remise en route. Les bêtes déchôment les unes après les autres et peu à peu le troupeau se remet en route, en direction d'un secteur où l'ombre arrive de bonne heure et où, si possible, les bêtes trouveront à



[2] Mise en appétit du matin, les bêtes se dégourdissent les pattes (La flèche indique la position du guide)



[3] Le troupeau se déploie, les choses sérieuses commencent



Dans la foulée des chercheurs de l'Inra, différents partenaires, dont les ingénieurs du Cerpam et les écologues du Parc, ont commencé à s'intéresser à mon problème. Cela s'est traduit par l'élaboration progressive de la méthode du « diagnostic pastoral » et par son application au Saut-du-Laire, laquelle a débouché sur la mise en place des premières « mesures agro-environnementales ». Le Saut-du-Laire était devenu un véritable laboratoire où, pour la première fois, nous travaillions ensemble à réconcilier concrètement, sur des bases solides, pastoralisme et écologie. Il ne s'agissait plus de mettre sous cloche, à coup d'interdictions et de sanctions diverses, des pans de nature remarquables, mais d'inventer une manière de mener une activité pastorale durable, en respectant et si possible en améliorant l'espace naturel dans lequel elle se déroule.

Il apparût d'emblée non seulement que la contribution du berger était un élément clé du diagnostic pastoral, mais aussi et surtout que la mise en œuvre des mesures agro-environnementales ne pouvait reposer que sur son travail. Cela a contribué à attirer une attention nouvelle sur le métier de berger, à le revaloriser. On retrouvait enfin le fondamental : gérer la rencontre entre un troupeau d'herbivores et des parcours naturels plus ou moins riches, plus ou moins fragiles, de plus ou moins grande valeur patrimoniale, sachant que c'est le berger qui a la responsabilité d'organiser cette rencontre, dans un respect égal pour le bien-être de ses bêtes et pour la préservation de son pâturage.

La montagne du Saut-du-Laire présentait de nombreux signes de dégradation. Nous avons retrouvé cela sur toutes les montagnes où nous avons gardé par la suite avec Agnès, dans plusieurs coins des Hautes-Alpes. On imagine souvent la montagne couverte de beaux pâturages tout fleuris, offrant une herbe dense, riche et appétissante. Dans la réalité, c'est le nard¹ qui constitue l'espèce dominante dans la plupart des secteurs, formant des taches homogènes que les brebis traversent sans même baisser le nez, à la recherche d'une petite plante plus tendre, plus douce aux lèvres et au palais. J'en suis venu à me demander si le nard n'est pas l'ultime moyen inventé par la montagne pour garder un manteau végétal et se protéger de l'érosion. Vive le nard, oserais-je dire maintenant ! Bien sûr, les bêtes connaissent aussi les bons coins où elles vont pouvoir se régaler. Ce sont souvent des zones qui bénéficient d'une manière ou d'une autre d'une fertilisation :

- soit d'une fertilisation naturelle du fait de la morphologie de la montagne, par exemple une cuvette où s'accumulent la neige et la terre charriées tout autour par les avalanches, ou des replats au pied de barres rocheuses et d'éboulis où se déposent les minéraux apportés par le ruissellement ;
- soit d'une fertilisation organique par le troupeau, dans tous les endroits où les bêtes stationnent régulièrement ou ont stationné par le passé, par exemple les sites d'anciennes couches ou d'anciennes chômes, ainsi que les secteurs situés en-dessous, qui profitent du ruissellement en provenance de ces zones.

C'est ici que l'on retrouve nos mesures agro-environnementales, avec nos plans de fertilisation et nos parcs de nuit tournants. Au lieu de faire dormir le troupeau en couchade libre, toujours au même endroit, comme je le faisais à la Vieille Selle, nous avons commencé à le faire dormir dans des parcs que nous déplaçons tous les trois ou quatre jours afin de répartir le fumier sur une vaste surface. C'était nouveau en alpage, du moins dans la région, mais c'est une pratique traditionnelle de fertilisation des terres agricoles ou des prairies. Cela n'a été possible que grâce à un progrès technique décisif : les vieilles barrières de bois, si lourdes, inutilisables en montagne, ont été remplacées par des filets électriques soutenus par des piquets métalliques en alliage léger, tellement plus pratiques. Aujourd'hui,

1 . Le nard (*Nardus stricta*) est une plante herbacée de valeur pastorale nulle. Refusée par le bétail, elle envahit les zones surpâturées et acidifiées (<rv>cf. note n° 2 page <70>).